

Georges L. Bastin  
Monique C. Cormier



# Traducteur

Les Presses de l'Université de Montréal

Extrait de la publication



# Profession traducteur



**Collection dirigée  
par Benoît Melançon**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bastin, Georges L., 1952-  
Professeur traducteur  
édition revue et mise à jour  
(Profession)  
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7606-2298-2

1. Traducteurs. 2. Traduction.  
I. Cormier, Monique-Catherine. II. Titre.  
III. Collection : Profession (Montréal, Québec).

P306.2.B37 2012      418'.02023 C2011-942716-8

Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 2012  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2012

ISBN (papier) 978-2-7606-2298-2  
ISBN (pdf) 978-2-7606-2745-1  
ISBN (ePub) 978-2-7606-2744-4

Les Presses de l'Université de Montréal reconnaissent l'aide  
financière du gouvernement du Canada par l'entremise  
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur  
soutien financier le Conseil des arts du Canada et la Société  
de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

IMPRIMÉ AU CANADA EN JANVIER 2012

GEORGES L. BASTIN  
MONIQUE C. CORMIER

# Profession traducteur

*Édition revue et mise à jour*

**Les Presses de l'Université de Montréal**

Extrait de la publication



## Avant-propos

**P**arce que la traduction est vaste et multiforme, objet de pratique quotidienne et de recherche universitaire, investissant poésie et secteurs d'emploi, nous avons décidé de rédiger cet ouvrage à quatre mains. En effet, notre expérience professionnelle se complète, comme on le verra dans le bref exposé qui suit.

### **Georges L. Bastin**

On ne naît pas forcément traducteur. En ce qui me concerne, il est clair que je n'avais aucun don particulier à la naissance; par contre, j'ai connu des gens, des amis et des collègues dont les aptitudes innées pour le maniement de la langue et l'apprentissage des langues ont contribué à leur succès professionnel.

C'est peut-être la lecture relativement assidue dès le plus jeune âge, romans d'aventure et de cape et d'épée, presse écrite et un peu de poésie, qui m'a orienté vers les plaisirs de la langue et, en particulier, de l'écriture: journal intime, rédactions, poèmes. Un caprice d'enfant, le rejet a priori des langues classiques, m'a toutefois fait choisir des études secondaires scientifiques, qui m'ont certes fait souffrir,

mais ne m'ont pas détourné un instant du goût pour la langue et les langues. Un autre caprice de jeunesse, le rejet a priori de la philologie et d'une future carrière d'enseignant, m'a incité à chercher ailleurs. Un carrefour des professions où j'ai rencontré des traducteurs m'a décidé. Je voulais des études de langues, mais de langues qui vivent et s'emploient tous les jours et partout.

À mon entrée à l'École d'interprètes internationaux (EII) de Mons, en Belgique, ma combinaison linguistique a été des plus conservatrices: néerlandais-anglais. Une telle combinaison garantissait, à l'époque, un emploi dans les secteurs public et privé nationaux ou dans les institutions européennes naissantes. J'étais enthousiaste. Je croyais ces études somme toute peu exigeantes, puisque sans énormes notes de cours à digérer en une session, sans longues heures en tablier blanc dans un laboratoire, sans cours magistraux suivis par des groupes de centaines d'étudiants, etc. Ce que j'ignorais, c'est la somme de travail pratique à consacrer jour après jour afin d'acquérir la rigueur d'analyse et de maîtriser des réflexes d'écriture. Et que le plus dur allait être le perfectionnement de ma langue maternelle. La licence durait quatre ans, et je m'en suis sorti honorablement. Non sans avoir tenté une incursion frustrée en interprétation de conférence, qui m'a fait découvrir combien l'oral différait de l'écrit et combien cette pratique exigeait de rapidité d'esprit et donc les connaissances linguistiques et culturelles correspondantes.

Frais diplômé, j'aurais dû me retrouver traducteur à la poste, aux chemins de fer belges, dans une société commerciale ou aux communautés européennes. La vie a voulu que je choisisse la coopération internationale (à cause du spectre du service militaire obligatoire) et que j'atterrisse en Amérique du Sud,

traducteur-interprète dans une organisation syndicale internationale. Mon premier mandat: le rapport de mon organisation au Tribunal Russell, soit le récit de diverses violations des droits de la personne et en particulier une description détaillée des techniques de torture employées par les régimes dictatoriaux en place à l'époque. J'étais loin des éditoriaux de *The Economist* que je traduisais à l'EII! Pendant trois années, j'ai fait de l'équilibre sans filet de l'espagnol, langue apprise sur le tas, de l'anglais et un tout petit peu du néerlandais vers le français, puis assez rapidement de ces langues vers l'espagnol. Je me suis aussi initié à l'interprétation consécutive et simultanée pour des séminaires de formation et des réunions politiques dans le domaine syndical. Lassé, j'ai tenté la pige, non sans passer, au début, par l'enseignement de l'anglais et du français dans des écoles secondaires pour survivre. Figurant parmi les rares traducteurs professionnels francophones du Venezuela et ayant acquis une expérience considérable vers l'espagnol, j'ai vu affluer les contrats. Mais la vie me réservait une autre surprise: un poste de professeur d'université pour enseigner la traduction et l'interprétation espagnol-français et français-espagnol. Contre toute attente, je m'y suis lancé à corps perdu, tout en poursuivant une pige sélective auprès d'organismes internationaux et d'auteurs moins anonymes. Une expérience d'une vingtaine d'années de bonheur professionnel intense. Le virus de la recherche m'ayant pris et mon ambition de direction d'étudiants aux cycles supérieurs exigeant un titre universitaire, j'ai fait un doctorat en traduction et en interprétation à l'Université de la Sorbonne nouvelle-Paris III. Trois années d'aventures intellectuelles passionnantes. Puis, la vie à nouveau m'a joué un tour: elle m'a fait émigrer pour la deuxième fois. En fait, il s'agissait

d'un retour à la langue française, aux quatre saisons et au confort du monde développé. Depuis 1998, le Québec et l'Université de Montréal sont le théâtre de mes activités professionnelles: mon enseignement, mes recherches en histoire de la traduction en Amérique latine et mon engagement au sein de l'Association canadienne de traductologie, que j'ai présidée de 2006 à 2010, et de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec.

### **Monique C. Cormier**

Comme beaucoup de jeunes, j'ai souhaité tôt faire des études universitaires qui, en plus de me former sur le plan intellectuel, me permettraient de gagner ma vie. Contrairement à la littérature, vers laquelle me portait naturellement l'amour de la langue française, la traduction, dans les années 1970, offrait cette double garantie, qu'elle offre toujours, d'ailleurs.

Avec en poche un baccalauréat spécialisé en traduction de l'Université de Montréal, j'ai obtenu un poste de traductrice, puis de réviseuse et de chef de service dans une grande société d'assurance. Parallèlement, je suis devenue chargée de cours à la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, toujours à la recherche de praticiens en mesure de communiquer leur savoir à la lumière de leur expérience.

C'est l'amour de l'enseignement qui m'a décidée à entreprendre une maîtrise en traduction à la même université. Sous la direction d'un maître, Paul A. Horguelin, j'ai obtenu ce diplôme au début des années 1980. Robert Dubuc y enseignait la terminologie, sœur de la traduction, en plein essor au Québec à cette époque en raison de l'obligation de francisation imposée aux entreprises par la Charte

de la langue française, aussi connue sous le nom de «loi 101». Comme pour la traduction, que j'ai continué d'enseigner, notamment à l'Université McGill, c'est dans des entreprises québécoises que j'ai appliqué mes connaissances de terminologie avant d'en faire l'objet de mon enseignement plus tard à l'Université de Montréal.

Mon idée étant faite — je serais professeure —, je me suis inscrite, à la suggestion de Jean Delisle auprès de qui j'avais suivi un cours de théorie de la traduction à l'Université d'Ottawa, à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) de l'Université de la Sorbonne nouvelle-Paris III. Cette école était dirigée par la regrettée Danica Seleskovitch, interprète de réputation internationale. C'est sous sa direction et celle de Jean Delisle que j'obtiendrai un doctorat en traduction et en interprétation. Ma thèse portait sur la pédagogie de la traduction technique, ce qui me permettait de toucher à la terminologie, discipline non encore reconnue comme telle à l'ESIT à cette époque. De retour au Québec, j'ai été professeure de traduction au Département de langues et linguistique de l'Université Laval avant d'entrer finalement à l'Université de Montréal, en 1988, où j'occupe maintenant un poste de professeure titulaire. Aujourd'hui, la terminologie occupe l'essentiel de mon enseignement.

Au cours de toutes ces années, j'ai voulu demeurer très proche du milieu professionnel, riche et varié, consciente de la nécessité d'établir des ponts entre universitaires et praticiens. Aussi, de 1980 à aujourd'hui, je suis demeurée active au sein de la Société des traducteurs du Québec, devenue en 1992 un ordre professionnel, l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), comme membre ou comme responsable

de comités, comme membre du conseil d'administration de l'Ordre de 1998 à 2009, mais surtout comme vice-présidente aux Affaires professionnelles de 2000 à 2003 et enfin comme présidente de 2003 à 2006.

Comme tout professionnel qui entend demeurer compétent, le traducteur doit avoir à cœur de se former toute sa vie. Il doit le faire par lui-même, mais il revient à son ordre professionnel de l'assister dans cette tâche. En 1998-1999, le Comité spécial de la formation continue, dont j'avais la responsabilité, a repensé, en les rendant plus pertinents et en les accentuant, les services à offrir à ses membres. Mais c'est surtout à titre de présidente de l'OTTIAQ que j'ai favorisé le rapprochement avec les milieux de formation comme les universités, avec les directeurs de programmes, les professeurs et les chargés de cours, sans oublier les étudiants qu'il faut inviter très tôt à se voir comme de futurs professionnels. Mes trois mandats de présidente de l'Ordre, qui regroupe plus de 2000 membres, auront alors été fortement marqués par ma volonté d'établir des ponts avec la relève et d'assurer la reconnaissance de l'Ordre dans le milieu universitaire. Dans le même esprit, convaincue que la clé de la reconnaissance du traducteur demeure la confiance en ses qualités professionnelles et civiques, et la conscience de sa valeur dans la société, j'ai eu à cœur d'accroître la reconnaissance de notre ordre auprès du Conseil interprofessionnel du Québec, qui regroupe l'ensemble des ordres professionnels auxquels le Code des professions reconnaît une existence et confie un mandat d'organisme-conseil auprès du gouvernement.

Devant une classe, je n'oublie jamais que la plupart de mes étudiants, comme moi au début de mes études, viennent obtenir un diplôme qui leur permettra, avec raison, de s'assurer une place sur le marché du travail.

Ils ont sans doute des illusions sur la « facilité » de la tâche, étant donné qu'ils se croient bilingues et même trilingues. Il nous revient de leur apprendre à approfondir ces langues qu'ils croient connaître et de leur révéler les exigences et les devoirs d'une profession qu'ils ont eu l'excellente idée de choisir.



## Introduction

«[...] il n'y a jamais de traduction définitive. Compagnons d'infortune de Sisyphe, les traducteurs sont condamnés à réviser sans fin leurs propres traductions et à refaire celles de leurs prédécesseurs.»

Jean Delisle, *Meta*, 2005

La diversité et l'évolution des langues dans le temps et dans l'espace sont à l'origine de la traduction. Dante, Cervantès et Shakespeare sont traduits en français, mais aussi en italien, en espagnol et en anglais contemporains. L'esprit humain étant universel et infiniment curieux, aussitôt l'écriture inventée, la traduction s'est imposée comme passeuse de sens. Déliée et inventive, elle suit l'écriture comme son ombre et n'a de cesse d'investir tout objet de lecture, sans égard à la difficulté. Songeons à la *Vulgate* de saint Jérôme (iv<sup>e</sup> siècle), qui est devenue la version officielle de la Bible de l'Église catholique au concile de Trente (xvi<sup>e</sup> siècle). Pensons au logiciel d'un concepteur unique, traduit de nos jours par une armée de traducteurs-localisateurs dans une dizaine de langues en vue d'un lancement simultané à l'échelle mondiale.

La traduction ne se démode pas. Comme l'écriture qui, contre toute attente, connaît une recrudescence de popularité, notamment auprès des jeunes avec les réseaux sociaux, le courriel et le clavardage, la

traduction, à la différence de nombreuses activités, loin de tomber en désuétude, voit confirmées ses lettres de noblesse. Contrairement à la rumeur qui voudrait que la traduction soit en perte de vitesse, elle figure, bien au contraire, régulièrement parmi les carrières d'avenir répertoriées par des spécialistes du recrutement tel Jobboom. Selon cet éditeur, les diplômés universitaires en traduction connaissent toujours un fort taux de placement, entre 90 et 100 pour cent. Il faut se rendre à l'évidence: à l'ère de la mondialisation, la traduction est appelée à servir de plus en plus de tampon entre, d'un côté, les effets abrasifs qu'entraîne la circulation des personnes et des capitaux et, de l'autre, le besoin de communication et le respect que méritent les individus et les nations.

On a souvent défini la traduction comme un art. Dans la même mesure que l'écriture littéraire est un art de création, la traduction de textes littéraires l'est aussi, bien que l'on parlera alors de recreation plutôt que de création. Il est toutefois exagéré de voir dans la traduction professionnelle, essentiellement pragmatique ou non purement esthétique, un art. La traduction professionnelle appartient au secteur tertiaire de l'activité économique et, partant, peut se définir comme un service, un service de communication qui exige de celles et de ceux qui le fournissent une maîtrise langagière sans égal, une connaissance profonde des choses du monde, une rigueur d'expression implacable et une intelligence aiguë. Car n'est pas traducteur qui veut. La traduction n'est pas une activité professionnelle que l'on exerce en attendant de trouver mieux, comme on l'entend trop souvent. À l'instar de la psychologie, de la géologie ou de l'ingénierie, la traduction constitue ce « mieux » auquel aspirent les professionnels dignes de ce nom.

Traduire, expliquait Claude Tatilon dans son ouvrage de 1986 *Traduire: pour une pédagogie de la traduction*, c'est se mettre au service de ses futurs lecteurs et fabriquer à leur intention un équivalent du texte de départ avec le moins de distorsion possible. Traduire, c'est aussi produire un texte duquel il convient d'exiger trois qualités: qu'il soit rendu naturellement en langue d'arrivée, qu'il soit parfaitement intégré à la culture d'arrivée et qu'il parvienne, par une adroite manipulation de l'écriture, à donner l'idée la plus juste de l'originalité et des inventions stylistiques de l'auteur traduit. Voilà qui ne s'improvise pas. Voilà qui exige d'autres compétences spécialisées que la maîtrise, de plus en plus fréquente de nos jours, de deux ou trois langues.

Plus que jamais, on entend parler de diversité culturelle. De celle-ci, le traducteur a une connaissance à la fois intime et professionnelle. Avant de s'engager dans la traduction, il a dû acquérir une connaissance approfondie des langues qui l'intéressaient. Mais, comme l'expression du sens des mots trouve sa source dans la culture qui anime ces mots, le restant de sa vie, il devra se laisser séduire par le génie des langues et bien étudier les mœurs des peuples qui les parlent. Du coup, sans perdre son esprit critique, il acquerra une admiration et souvent même un grand amour à l'égard de la culture de ces peuples.

Par choix personnel et professionnel, le traducteur apprend à naviguer d'un rivage culturel à l'autre. De ces rivages, il connaît les beautés et les attraits inimitables, mais de cette navigation il reconnaît aussi les écueils, les courants dangereux et les vents défavorables. Pour demeurer à flot, le traducteur développera de nombreuses qualités, dont la rigueur, la prudence et le goût du travail bien fait.

C'est tout le sens du présent ouvrage que de présenter au lecteur les tenants et les aboutissants de la traduction, activité qui, exercée au Québec en particulier, nation de langue française au nord-est de l'Amérique, participe, au *xxi*<sup>e</sup> siècle, du gagne-pain individuel, du respect des univers culturels et de l'ouverture sur le monde.

# 1

## Un peu d'histoire

La parole ayant précédé l'écriture, qui apparaît entre le quatrième et le troisième millénaire avant Jésus-Christ, on a bien sûr interprété oralement avant de traduire par écrit. Parmi les premières preuves de traduction avant notre ère figure la pierre de Rosette (196 av. J.-C.), qui présente un même texte en trois écritures: grecque, hiéroglyphique et démotique. Cinq cents ans plus tard, Jérôme allait donner ses lettres de noblesse à l'activité qui lui a valu de devenir le saint patron des traducteurs.

L'exercice de la traduction varie selon les circonstances qui y président. En effet, traduire la poésie orale de contestation des femmes bédouines du Sahara pour une maison d'édition occidentale ou la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 pour les révolutionnaires hispano-américains ressemble très peu à traduire les écrans de téléphones cellulaires ou à sous-titrer un épisode de la série des *Simpson* pour sa diffusion sur une chaîne de télévision française.

L'histoire de la traduction, qui a mis au jour une part considérable mais non exhaustive du rôle joué par les traducteurs dans l'évolution du monde, révèle une multiplicité de circonstances et, par conséquent, de modes de traduction. Parmi ces circonstances,



Saint Jérôme dans son étude, *circa* 1435  
Jan van Eyck  
Achat de la ville de Détroit  
Photographie © 1984 The Detroit Institute of Arts

il faut entendre d'abord le traducteur, son contexte sociohistorique, ses motivations, ses objectifs, ses limites et ses commanditaires éventuels. Ensuite, les textes, leur fonction originale, leurs destinataires, leur époque, leur nature littéraire, religieuse, scientifique, technique ou juridique. Tout cela a donné aux traducteurs de multiples visages, mais surtout leur a fait jouer un rôle dans l'histoire de l'humanité — rôle qui, malgré tout, reste généralement dans l'ombre encore aujourd'hui. Pensons aux traducteurs inventeurs d'alphabets, bâtisseurs de langues nationales, artisans de littératures nationales, diffuseurs de connaissances, acteurs sur la scène du pouvoir, propagateurs des religions, importateurs de valeurs culturelles et rédacteurs de dictionnaires, comme en témoigne la table des matières de l'ouvrage de Jean Delisle et Judith Woodsworth (2007).

Il faut ainsi savoir qu'en 322 avant notre ère, les langagiers d'Alexandrie faisaient le pont entre l'Europe, le Moyen-Orient et l'Inde; que vers 400, dans le sud de l'Iran actuel, les grands textes de la Grèce antique de même que des traités de médecine indiens et chinois étaient traduits; que grâce aux célèbres «écoles» de Bagdad (IX<sup>e</sup> siècle) et de Tolède (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) les précieux manuscrits grecs et syriaques ont transité en arabe pour ensuite être latinisés et finalement versés dans les langues vernaculaires de l'Occident au Moyen Âge et à la Renaissance.

Les qualificatifs pour caractériser la traduction commencent à manquer aux historiens. On parle de traduction *infidèle*: à l'occasion de la rencontre fatidique entre l'Inca Atahualpa et le conquistador Francisco Pizarro, c'est l'interprétation par Felipillo de la demande des Espagnols qui serait à l'origine de la capture et de l'exécution de l'Inca. *Obligée*: dans les années 1860, l'un des Pères fondateurs de

la Confédération canadienne força l'avocat Eugène-Philippe Dorion à traduire l'expression *Dominion of Canada* par la prétentive «Puissance du Canada». *Subversive*: des traductions ont dupé, condamné et sapé les régimes totalitaires de Mussolini en Italie, de Franco en Espagne, ou de l'ex-URSS. Dans ce dernier cas, des auteurs traducteurs tels que Boris Pasternak (Shakespeare, Goethe et Verlaine), Anna Akhmatova (Victor Hugo) et Samuel Marchak (Shakespeare, William Blake, Robert Burns et Heinrich Heine) ont eu recours à la traduction de poètes étrangers pour faire entendre leur propre voix. *Vulgarisatrice*: Martin Luther, au xvi<sup>e</sup> siècle, traduit les Saintes Écritures en un allemand accessible et adapté au peuple et, par la même occasion, jette les bases d'une langue nouvelle assez proche de celle qui est parlée aujourd'hui en Allemagne. *Engagée*: «La Carmagnole», chanson révolutionnaire de 1789, passe de treize strophes à vingt-cinq dans la version espagnole traduite en Amérique pour fustiger les esprits indépendantistes, avec son lot de références culturelles propres, un changement radical de ton et l'introduction de concepts inédits dans l'original. *Féministe*: de plus en plus de traductrices, surtout depuis les années 1980, font entendre dans leurs versions une voix au féminin, remettant en question le discours traditionnel au masculin. *Postcolonialiste*: Gayatri Spivak s'abandonne à l'intimité contenue dans les textes indiens pour en faire ressortir l'altérité et corriger par là la perception occidentale donnée à nombre de traductions de la littérature indienne. *Sélective*: divers extraits d'œuvres du philosophe américain Thomas Paine, choisis et réunis en un seul volume par le traducteur Manuel García de Sena, apparaissent en 1810 à Philadelphie pour se répandre comme une traînée

de poudre parmi les partisans de l'indépendance en Amérique hispanique. *Appropriatrice*: Hélène Cixous utilise et signe en français textes et idées de l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector. *Exotisante*: les traductions minutieuses de la Genèse par Henri Meschonnic réussissent à rendre en français le rythme, l'oralité et l'étymologie de l'hébreu, bref sa signifiante. Tout cela, c'est sans compter les traductions *manipulatrice, résistante, ethocentrique*, etc.

L'histoire nous pousse encore à nous recueillir devant les traducteurs martyrs ou victimes de leur travail. Pensons à Étienne Dolet, brûlé sur la place Maubert à Paris en 1546 pour avoir ajouté à l'original «tu ne seras plus» les mots «rien du tout», ajout qui, selon les censeurs, remettait en question l'immortalité de l'âme et rendait Dolet coupable d'hérésie; à Antonio Nariño, jugé par l'Inquisition espagnole puis exilé en Espagne en 1794 pour avoir traduit et imprimé en Colombie la première Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789; plus près de nous, aux traducteurs des *Versets sataniques* de Salman Rushdie, notamment au traducteur japonais Hitoshi Igarashi, poignardé et tué à l'Université de Tsukuba en 1991, et au traducteur italien Ettore Capriolo, battu et poignardé à Milan en 1991.

Les traducteurs et les textes se sont ainsi succédé, sans toutefois se ressembler. D'un point de vue plus théorique, on pourrait poser deux jalons: Babel, la tour, et *Babel*, la revue de la Fédération internationale des traducteurs, fondée en 1953. De Babel à *Babel*, la réflexion des traducteurs a principalement porté sur leurs expériences pratiques. De manière somme toute empirique, certains ont commenté leurs traductions et exposé leurs idées, comme saint Jérôme, énoncé des règles, comme Alexander Fraser Tytler et Étienne Dolet, recommandé des stratégies selon

les textes, comme John Dryden et Martin Luther. Il n'en reste pas moins que, pour l'essentiel, tout était dit avant *Babel*, la revue. Après, la réflexion s'est faite davantage systématique et scientifique. Les théories contemporaines apparaissent, puis, à partir des années 1980, prolifèrent. Les revues spécialisées, les programmes de deuxième et de troisième cycle dans de nombreuses universités, les centres de recherche, les congrès nationaux et internationaux attestent le dynamisme de la traductologie dans le monde d'aujourd'hui.

#### LA TOUR DE BABEL

Et c'est toute la terre, une seule langue, des paroles unes.  
 Et c'est à leur départ du Levant,  
 ils trouvent une faille en terre de Shîn'ar et y habitent.  
 Ils disent, l'homme à son compagnon :  
 « Offrons, briquetons des briques! Flambons-les à la flambée! »  
 La brique est pour eux pierre, le bitume est pour eux argile.  
 Ils disent: « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour,  
 sa tête aux ciels: faisons-nous un nom  
 afin de ne pas être dispersés sur les faces de toute la terre. »  
 I<sup>Adonai</sup><sub>HVH</sub> descend pour voir la ville et la tour  
 qu'avaient bâties les fils du glébeux.  
 I<sup>Adonai</sup><sub>HVH</sub> dit: « Voici, un seul peuple, une seule lèvre pour tous!  
 Cela, ils commencent à le faire. Maintenant rien n'empêchera  
 pour eux tout ce qu'ils préméditeront de faire!  
 Allons, descendons et mêlons là leur langue  
 afin que l'homme n'entende plus la lèvre de son compagnon. »  
 I<sup>Adonai</sup><sub>HVH</sub> les disperse de là, sur les faces de toute la terre:  
 ils cessent de bâtir la ville.  
 Sur quoi, il crie son nom: Babèl,  
 oui, là, I<sup>Adonai</sup><sub>HVH</sub> a mêlé la lèvre de toute la terre,  
 et de là I<sup>Adonai</sup><sub>HVH</sub> les a dispersés sur les faces de toute la terre.

« Genèse », 11, 1-9, La Bible, traduction d'André Chouraqui, 2003.

## Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	15
1. Un peu d'histoire	19
2. Que fait un traducteur ou une traductrice?	25
3. Formation et recherche	39
4. La profession	51
Conclusion	61
Lectures complémentaires	65

## LA COLLECTION

Quel est le rôle, dans la Cité,  
des chercheurs, des intellectuels,  
des professeurs, des universitaires en général?  
Qui sont-ils et que font-ils exactement?  
Quel a été leur parcours intellectuel?  
La collection « Profession » répond  
à ces questions.



## Traducteur

Georges L. Bastin et Monique C. Cormier sont professeurs titulaires au Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal.

## DANS LA MÊME COLLECTION

Profession astronome, François Wesemael  
Profession criminologue, Jean Proulx  
Profession éthicien, Daniel M. Weinstock  
Profession géographe, Rodolphe De Koninck  
Profession historien, Pierre Bonnechere  
Profession historienne de l'art, Johanne Lamoureux  
Profession latiniste, Jean-François Cottier  
Profession lexicographe, Marie-Éva de Villers  
Profession médecin de famille, Marc Zaffran  
Profession musicologue, Jean-Jacques Nattiez  
Profession philosophe, Michel Seymour  
Profession psychologue, Louis Brunet et Dianne Casoni  
Profession sinologue, Charles Le Blanc  
Profession sociologue, Marcel Fournier  
Profession urbaniste, Gérard Beaudet

ISBN 978-2-7606-2298-2

9,95 \$ • 9 €

[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

Extrait de la publication



9 782760 622982